

LE JOUR, 1947
20 Janvier 1947

LE CHOIX DE L'OCCIDENT

En ce moment de l'histoire universelle, l'Occident a le choix entre le meilleur et le pire. Il a devant lui une renaissance ou la mort.

De nouveau on parle des Etats-Unis de l'Europe.

Un comité se constitue en Angleterre pour prêcher la bonne parole. Il se donne pour mission de rendre clair par tous les moyens que les Européens désunis périront. Parmi les évidences méconnues de ce temps c'est la plus évidente.

Tout le long de ce siècle la vieille Europe a cherché en Asie, en Afrique, à unir les peuples sous sa domination, cependant qu'elle-même se divisait. Elle a désiré pour le reste du monde ce qui s'imposait d'abord à elle et pour elle.

Tous les malheurs collectifs dans les temps modernes ont eu pour origine la discorde en Europe. Les guerres, les catastrophes, les douleurs sont venues de là. Et les héritiers authentiques des plus grandes civilisations se sont acharnés à s'entre-détruire pour en arriver au point d'anémie et de misère où ils sont.

Pourtant, toute cette Europe d'Occident a le même visage ou des ressemblances frappantes.

Les mœurs, la vie sociale sont à peu près les mêmes. Les arts, les sciences, l'enseignement se manifestent de la même façon. Les grandes idées et les grands hommes, les doctrines politiques et les formes matérielles de la vie paraissent interchangeable. Les capitales ont les mêmes monuments, les édifices les mêmes façades, les passants, les mêmes vêtements et les mêmes traits. Et la diversité des langues est loin d'être un obstacle, dès l'instant que beaucoup d'Européens trouvent en elles, à bon droit, un levain pour l'intelligence, et un enrichissement.

Tout, le raisonnement, les lois, les traditions, les faits, tout convie l'Europe d'Occident à ce rapprochement décisif, sans lequel elle ne serait plus rien, devant de plus grandes puissances.

Et c'est, de surcroît, l'intérêt supérieur de ces grandes puissances (qui de tant de façons procèdent de sa substance) que l'Europe, politiquement et socialement, ne se désagrège pas.

Les Anglais qui travaillent à la construction de cet édifice sont plus raisonnables que ceux qui manipulent avec si peu de logique et de prévoyance le Moyen-Orient ; et qui, sous prétexte de l'unir, lui proposent de renoncer avec allégresse à sa personnalité, à son originalité, à sa raison d'être.

Il y a beaucoup plus loin quand même entre l'Egypte moderne et la Turquie moderne qu'entre l'Angleterre, les Pays-Bas la Belgique et la France. Il y a plus loin entre la Syrie

et l'Iran qu'entre l'Italie et l'Espagne. Et même l'Allemagne est beaucoup plus près de cette Europe d'Occident que les peuples de l'Afrique orientale de ceux de l'Inde.

De telles remarques viennent tout naturellement à l'esprit. D'autres pourraient être faites. Ce que M. Churchill et son comité recommandent à l'Europe c'est le salut pour le présent et une certitude de résurrection.

On y arrivera quoi qu'il arrive, parce que les nécessités de la vie auront raison des lenteurs, de l'aveuglement et de l'obstination des hommes.